

# Rabelais, Gargantua, Chapitre I

De « **Et pour vous donner à entendre ce qu'il en est de moi...** » à la fin du chapitre, p. 51 à 55 (lignes 38 à 71)

Suite aux « **Horribles et Epouvantables Faits et Prouesses du très renommé Pantagruel** », texte publié en 1532, Rabelais fait paraître en 1535 **La vie très horrible du grand Gargantua, père de Pantagruel**. Dans ce premier chapitre, pour présenter son héros, le narrateur commence



par poser le problème de la généalogie de Gargantua. C'est un élément fondamental dans les romans de chevalerie où le héros se définit avant tout par son origine. La volonté de Rabelais est ici très parodique ici puisque la généalogie de Gargantua est longuement différée, avant d'être purement escamotée. A sa place, le narrateur prend la parole en son nom propre pour évoquer ses propres origines.

**Comment le texte mêle-t-il constamment sérieux et comique au point d'en rendre l'interprétation problématique ?**

Le texte s'organise en trois temps :

I L'intervention du narrateur, qui vient mettre en avant sa propre généalogie (au moins rêvée).

II La découverte du manuscrit évoquant celle de Gargantua

III La description du manuscrit et les problèmes relatifs à son déchiffrement

## I La généalogie d'Alcofribas Nasier

La critique du mythe des origines est à peine déguisée dans la page précédente : un roi peut être issu d'un « **porteur de reliques** » ou de « **hottes de vendanges** ». Et à l'inverse, rois et empereurs peuvent générer des lignées qui finissent misérables.

Adresse directe au lecteur avec l'emploi d'une 2<sup>ème</sup> personne du pluriel « **vous** ». Les verbes utilisés « **entendre** », « **parler** » suggèrent l'oralité, la confiance familière : « **je pense être le descendant de quelque riche roi ou prince du temps jadis** ». Mais le comique apparaît dès que le narrateur explique pourquoi il a cette pensée : « **car jamais on ne vit homme qui eût plus grand désir que moi d'être roi et riche** ». La négation « **jamais on ne vit** », la place même de l'adverbe « **jamais** », l'emploi d'un comparatif accentuent l'hyperbole comique. A ce compte-là, beaucoup de gens sont descendants de roi, d'autant que l'assimilation est très claire : être roi, c'est avant tout être riche !

La même logique est à l'œuvre dans la phrase qui suit : être roi, c'est « **faire grande chère, ne pas travailler, n'avoir point de souci** ». Ces trois verbes tendent à simplifier la fonction royale en la réduisant au loisir et aux plaisirs de la table. Cependant les trois verbes énoncés ensuite témoignent de la manière de vivre propre aux Pantagruélistes :

« **bien enrichir mes amis et tous les gens de bien et de savoir** » : ce qui est ici suggéré, c'est une compagnie fondée sur l'amitié (c'est un roi qui parle de « **ses amis** »), la vertu (« **les gens de bien** ») et la connaissance (« **les gens de savoir** »). Derrière la plaisanterie se profile une manière d'être.

Le même message « **sérieux** » se lit dans la consolation évoquée ensuite par le narrateur : « **en l'autre monde, je serai grand et même plus grand que je n'oserais le souhaiter à présent** ». On retrouve le comparatif, et l'idée de grandeur et de dépassement, mais il s'agit de l'au-delà et de la place qui lui sera ainsi accordée (preuve aussi d'une existence vertueuse ? »).

Le paragraphe s'achève en revenant au lecteur : l'emploi de l'impératif « **pensez comme moi** », la reprise des mêmes verbes « **penser** », « **réconforter** » incite celui-ci à suivre l'enseignement d'Alcobribas Nasier. Même si la pirouette finale « **Buvez frais si faire ce peut** » réinstalle l'ivrognerie et le comique.

## II La découverte du manuscrit

La conservation du manuscrit évoquant la généalogie de Gargantua nous est présentée comme « **un don souverain des cieux** ». L'hyperbole joue un rôle comique, qui contraste avec l'expression plus triviale « **Revenant à nos moutons** ». La référence au Messie apparaît dans la continuité de la tonalité religieuse qui a clos le paragraphe précédent, mais le propos de Rabelais est ici plus incisif : en mentionnant l'interdiction de parler de la généalogie du Messie (ce qui renvoie au fait de citer et commenter les textes sacrés<sup>1</sup>), Rabelais critique de manière violente les théologiens qui sont à l'origine de ces interdictions, en les traitant de « **diables** » et en les qualifiant ensuite de « **calomniateurs et de cafards** ». Il prend soin cependant de glisser sa critique dans une parenthèse, qui en marginalise l'importance. A noter aussi l'allitération en « ca » !.

Le narrateur revient ensuite très rapidement aux circonstances de la découverte. Il cite le nom du découvreur Jean Audeau (dont on ignore tout ! Plaisanterie très privée ou invention faussement sérieuse ?), mais accumule à l'inverse les indications réelles de lieux : « **un pré qu'il avait près de l'arceau Galeau, au-dessous de l'Olive, en tirant vers Narsay** », « **écluses de la Vienne** », tout en précisant les circonstances de la découverte : « comme il en faisait curer les fossés ». Tout est fait pour créer l'illusion d'une véritable découverte archéologique, mais la fantaisie reprend le dessus :

- Par l'insistance sur la taille du « **tombeau** » : « **un grand tombeau** », « **d'une longueur incommensurable** », « **ils n'en trouvèrent jamais le bout** ». On est bien dans la généalogie des géants.
- Par l'évocation du gobelet et des neuf flacons, allusion au bien boire caractéristique de la famille de Gargantua. L'inscription « **Ici on boit** » va dans le même sens, même si la précision « **en lettres étrusques** » semble renvoyer à une antiquité réelle<sup>2</sup>.

## III Le manuscrit et son déchiffrement

Le verbe « **recouvrait** » montre bien que le manuscrit est placé sous le flacon : de fait le prologue avertissait bien que Gargantua était une œuvre écrite sous l'influence du vin et destinée à un public de buveurs.

L'accumulation des adjectifs, qui décrivent le manuscrit « **gros, gras, grand, gris, joli, petit, moisi livret, sentant plus fort mais pas meilleur que la rose** » amène la confusion, car ils sont contradictoires : grand/petit ; joli/moisi. C'est surtout le jeu des sonorités qui est ici marquant : « **gros, gras, grand, gris** », est un virelangue que le théâtre<sup>3</sup> a souvent repris et « **gris, joli, petit, moisi** » constitue une assonance en « i » assez joyeuse. La fin de la phrase, en insistant par euphémisme (« **plus fort mais pas meilleur que la rose** ») sur la mauvaise odeur du livret en question retrouve une tonalité plus comique.

---

<sup>1</sup> Ce que réclament au XVI<sup>ème</sup> siècle les protestants, ainsi que les évangélistes, mais que condamne l'orthodoxie catholique).

<sup>2</sup> En fait, les « lettres étrusques » ont été très vite identifiées : ce sont elles qui ont donné l'alphabet latin. En revanche la langue qu'elles transcrivent continue de poser problème.

<sup>3</sup> Gros, gras, grand grain d'orge, quand te dé-gros- gras-grand-grain-d'orgeras-tu ? Je me dé-gros-gras-grand-grain-d'orgerai, quand tous les gros-gras-grands-grains d'orge se dé-gros-gras-grand-grain- d'orgeront.

Le paragraphe suivant poursuit l'exploration : « à l'intérieur de ce livret », mais insiste sur le problème de déchiffrement avec la comparaison aux « **les lettres de chancellerie** ». Le support de l'écriture est aussi inhabituel : les trois négations « **non sur papier, non sur parchemin, non sur des tablettes de cire** » rappellent les trois types de support connus au XVIème siècle. L'écorce d'ormeau ne semble jamais avoir été utilisée pour écrire ! (Cependant c'est un remède intestinal connu...). La proposition consécutive « **en lettres toutefois si usées qu'on pouvait à peine en déchiffrer trois de suite** » appuie encore cette difficulté de lecture.

Le narrateur réapparaît alors pour ce déchiffrement. Il souligne tout d'abord son incompetence (« **bien que je n'en fusse pas digne** »), avant de préciser les moyens utilisés pour y parvenir. Tout d'abord d'un point de vue purement matériel, l'usage des « **bésicles** ». Puis celui d'une méthode de cryptologie attribuée de manière fantaisiste à Aristote avec l'emploi d'une formule hyperbolique : « **L'art de lire les lettres non apparentes** » (à la limite de l'absurdité). Par la précision « **en pantagruélisant** » on retrouve le comique, la boisson et le rappel du précédent volume publié : « **en buvant à volonté et en lisant les aventures horribles de Pantagruel** ».

La dernière phrase du chapitre annonce ce qui va suivre : le traité des « Fanfreluches antidotées », soit une nouvelle énigme. Ce titre avec le terme de « **traité** » annonce une œuvre apparemment sérieuse, mais se fonde sur une antithèse, avec un élément totalement fantaisiste (« **les fanfreluches** ») auquel on accorde des pouvoirs de guérison (« **antidotées** »). La dévoration du début du manuscrit par les « **rats et les blattes** », voire « **d'autres malignes bêtes** » ajoute à la confusion, même si cette précision donne une certaine crédibilité au propos.

### Conclusion

Si la narration est assez claire, l'interprétation du passage reste complexe : le narrateur s'y met en scène, comme compagnon de Pantagruel, mais aussi comme déchiffreur et éditeur de manuscrits anciens, à l'image de nombreux humanistes. Nous est aussi présenté un texte caché, voire incomplet qu'il faut savoir découvrir et interpréter, comme **Gargantua** même, telle que l'œuvre est évoquée dans le Prologue. Mais c'est aussi un livret moisi, à moitié dévoré par des insectes et il renvoie à des généalogies. Faut-il en conclure à la nécessité de s'affranchir du passé et à l'absurdité des déterminismes familiaux ?



Olivier Martin Salvan dans l'adaptation théâtrale de **Pantagruel**, mes Benjamin Lazar.